

**Journée d'étude – 12 mai 2026**

**Ville, mémoire et diaspora : récits et créations  
Perspectives postcoloniales, décoloniales et comparatives (Caraïbes / Amériques / Asie  
du Sud)**

Université Gustave Eiffel – LISAA

Organisation : **Joséphine Marie (EMHIS–LISAA) & Sandrine Soukaï (SEA–LISAA)**

**Kerry-Jane Wallart**

Université d'Orléans, REMELICE UR 4709

**Vies caribéennes à Miami, entre passage, ancrage et désarrimage : *Everything Inside*, de  
Edwige Danticat (2020) et *If I Survive You* de Jonathan Escoffery (2022)**

Ville au carrefour entre monde hispanophone, anglophone et créole francophone, Miami a été récemment classée cinquième ville états-unienne pour les plus grands écarts de revenus. Son multiculturalisme s'accompagne de réalités contrastées, entre étalage d'aisance et de luxe sur le front de mer, et précarité des quartiers d'immigrants, notamment celles et ceux venu.es de la Caraïbe. Dans « Without Inspection », une nouvelle tirée du recueil *Everything Inside*, un migrant haïtien inscrit sous un faux nom pour travailler sur un chantier fait une chute mortelle et, le temps de ces quelques secondes, se rappelle ses espoirs d'enracinement dans cette ville qu'il construit pour lui et son fils, qui porte le prénom de Paris. Dans *If I Survive You*, Jonathan Escoffery décrit les trajectoires de migrants caribéens dont celle de Trelawny, qui monte dans un taxi et demande : « Take me to Black people » — ce qui le mène à Miami mais aussi à une série de déconvenues, narrées dans ce recueil qui fonctionne en cycle d'histoires connectées. Cette communication interrogera le concept, élaboré par Henri Lefebvre, de droit à la ville, ainsi que les articulations induites par ce penseur de la spatialité dans un quotidien qui construit des identités urbaines, en relation avec les représentations des diasporas caribéennes à Miami.

Danticat, Edwige. *Everything Inside*. Farrar, Straus and Giroux, 2020.

Escoffery, Jonathan. *If I Survive You*. MCD Books, 2022.

Lefebvre, Henri. *La Production de l'espace*. Paris : Anthropos, 1974.

**Myriam Moïse**

Université des Antilles (Martinique), PHEEAC (CNRS UMR 8053 : Pouvoir, Histoire, Esclavage, Environnement, Atlantique, Caraïbe).

**Cartographier l'invisible « en-ville » : corps féminins, mémoires diasporiques et contre-archives urbaines caribéennes**

Cette communication propose d'analyser la ville comme un espace de mémoire fragmentée, de circulation et d'invisibilisation dans les écritures diasporiques caribéennes situées à Toronto, en particulier chez Dionne Brand et Nalo Hopkinson, tout en ouvrant une perspective comparative vers New York à partir de l'oeuvre de Paule Marshall. En s'appuyant principalement sur les

romans *What We All Long For* et *Brown Girl in the Ring*, ainsi que sur des textes situés à Brooklyn chez Marshall, il s'agira d'articuler spatialité urbaine, mémoire diasporique et production de contre-archives, dans une perspective croisant études postcoloniales et théories féministes.

Dans le prolongement de la notion d'« en-ville » développée par Patrick Chamoiseau, la ville n'est pas appréhendée comme un espace fixe ou cartographiable selon des logiques normatives, mais comme un espace vécu, instable et relationnel, structuré par des trajectoires, des circulations et des formes d'existence situées. Chez Brand, Hopkinson et Marshall, la ville nord-américaine apparaît ainsi comme un espace traversé par des géographies discontinues, où se recomposent les rapports entre ici et ailleurs, visible et invisible, centre et marge. L'analyse portera plus spécifiquement sur la manière dont les corps féminins diasporiques investissent cet « en-ville » et y inscrivent des formes de présence souvent précaires, fragmentées ou difficilement lisibles dans les récits dominants de la ville.

Dans cette perspective, il s'agira de montrer que ces écritures participent à l'élaboration de véritables contre-archives urbaines, entendues comme des formes de mémoire situées, narratives et corporelles, qui rendent visibles des expériences diasporiques féminines absentes des archives institutionnelles et des cartographies officielles. La ville diasporique apparaît alors comme un espace de tensions mais aussi de recreation, où les subjectivités féminines caribéennes contribuent à l'élaboration de cartographies alternatives de l'espace urbain diasporique. Les corps deviennent ainsi des points d'ancrage et de circulation, permettant de reconfigurer les relations entre mémoire, espace et pouvoir dans les contextes urbains contemporains.

**Paula Fernández Hernández**

Université de La Laguna (Îles Canaries, Espagne)

### **Les poétesses caribéennes dans l'espace urbain : mémoires-miroirs**

Myrna García-Calderón (*Espacios de la memoria*) souligne comment la littérature dominicaine s'efforce de refléter et de construire des imaginaires urbains, abordant des thèmes tels que la vie dans les quartiers, le désespoir, les inconvénients d'une modernisation accélérée et de la société de consommation, ainsi que le recours à l'émigration. Nous transposerons ces prémisses pour observer l'expression lyrique des poétesses dominicaines et portoricaines nées entre 1975 et 1990 autour du thème de « habiter » l'espace urbain (Rebeca Castellanos, *Los instrumentos del gozo*; Daniela Cruz Gil, *La ciudad no será nuestra*; Margarita Pintado, *Ficción de venado*; Michelle Ricardo, *La ciudad de los reflejos*; Karen Sevilla, *Parque prospecto*; Ariadna Vázquez Germán, *Debí dibujar el mar en alguna parte*), en partant du principe que la ville caribéenne est fondée sur les hiérarchies coloniales (Ángel Rama, *La ciudad letrada*) et sur l'exclusion et le mépris des corps et des subjectivités féminines.

Ainsi, la littérature souligne le pouvoir de la ville en tant que réceptacle d'expériences, en tant que métonymie de la vie humaine contemporaine ou en tant que lieu où se construisent les questions et les réponses existentielles. À cela s'ajoute l'expérience de la ville à partir d'une subjectivité abjecte (Judith Butler, *Bodies That Matter*). Dans ce cas, la ville est déjà imprégnée d'une praxis masculine, qui place les habitantes qui s'écartent de cette norme dans le territoire de la frontière (Lucía Guerra, *Mujer y escritura*).

Nous observerons ainsi la récurrence chez les poètes dominicaines et portoricaines de cette représentation de la ville, en tant qu'espace où les écrivaines cherchent également à se retrouver elles-mêmes, soit parce qu'elles ne se reconnaissent pas dans la logique d'exclusion qui structure la métropole, soit parce qu'elles ont été chassées de leurs lieux d'origine pour aller habiter un autre espace : la diaspora caribéenne.

**Sophie Marty**

Université d'Orléans, REMELICE UR 4709

### **Le roman à rebours de la « ciudad de los mil demonios » : contre-récit et renversement de perspective dans quelques textes caribéens et latino-américains ultra-contemporains (2013-2023)**

On se demandera comment et pourquoi certaines fictions ultra-contemporaines reconstruisent et resignifient l'espace urbain post-colonial de trois régions particulièrement marquées par les stigmates de l'esclavage et des économies extractivistes : la côte caribéenne du Mexique, le Sud-ouest de la Colombie, et l'Amazonie brésilienne.

Nous partirons d'un corpus hispanophone et lusophone : les romans de Fernanda Melchor (Mexique), Micheliny Verunschik (Brésil), et Juan Cárdenas (Colombie). La première prétend dévoiler dans *Falsa liebre* (2013) et *Temporada de huracanes* (2017) l'autre visage de Veracruz, premier port du Mexique et première ville fondée sur le continent américain ; la seconde se distingue par son roman *O som do rugido da onça* (2021), Prix Jabuti du roman, qui narre l'arrachement d'un enfant, loin de son Amazonie natale, et son exhibition dans la Munich du XIXe siècle par des naturalistes qui deviennent les artisans d'une pseudo-science de la colonialité et des hiérarchies raciales ; en parallèle l'enquête que mène une jeune femme depuis São Paulo traduit la persistance de cette mémoire empêchée et le désir d'un contre-récit décolonial. L'auteur colombien, quant à lui, revient dans ses derniers textes sur les villes du Cauca où il a grandi, et ce, sous plusieurs angles : la pratique afro-descendante de l'esgrima de machete, au carrefour entre danse et arts martiaux, dans *Elástico de sombra* (2019) ; le retour d'un biologiste à Popayán, après des années passées en Espagne, dans *El diablo de las provincias* (2021) ; la réécriture de l'histoire du XIXe siècle au prisme des esthétiques picturales (*Peregrino transparente*, 2023).

Nous montrerons que ces auteurs prétendent dévoiler le « revers » de villes touristiques et exotisées en exhibant leur passé colonial et leur présent néo-libéral, entre structures esclavagistes et déprédations environnementales. En effet, leurs textes prennent à rebours des traditions littéraires nationales centrées sur les espaces ruraux (la Comala de Rulfo au Mexique, les terres de La vorágine, roman fondateur de la littérature colombienne, ou brésilienne). Ils s'inscrivent en outre contre l'exotisation folklorisante des dites villes, comme pour en dévoiler le visage occulte et violent. Cette démarche nous mènera à voir, dans un troisième temps, que le renversement de perspective défendu par les autrices et auteurs peut se lire comme une pratique de résistance au service d'un contre-récit des mémoires diasporiques.

**Gina Cesto**

Paris Nanterre University, CREA EA 370

**'London calling': mémoire, (in)visibilité et identité en crise dans les romans**

***The Lonely Londoners* (1956), *Water with Berries* (1960), et *The Intended* (1991).**

De nombreux auteurs caribéens explorent la décolonisation par le prisme de l'exil qui, paradoxalement, libère et enferme le caribéen dans un espace invisibilisant mais révélant son identité noire et britannique oubliée ou niée (Olusoga 2014). La « décolonisation mentale » théorisée par le romancier kényan Ngugi wa Thiong'o est ainsi au cœur du roman migratoire caribéen, notamment chez des auteurs comme Sam Selvon, George Lamming et David Dabydeen qui mettent en exergue la double-conscience (Du Bois 1903) avec laquelle conjuguent les communautés caribéennes dès leur arrivée en métropole, alors que cette dernière incarne un « appel de l'Europe » (Fanon, 1952) pour les populations caribéennes. Cette présentation explore cet « appel de l'Europe » à travers la ville de Londres, épicerie de l'empire et lieu d'exil opérant une rupture entre l'imaginaire de la mère patrie (Rushdie 1991) et la réalité défantasmée découverte par les immigrés. Londres apparaît tantôt comme métropole engloutissante et invisibilisante pour la diaspora caribéenne, tantôt comme laboratoire d'une conscience identitaire qui appelle à subvertir le roman pour y intégrer « l'expérience vécue du Noir » (Fanon 1952) en métropole. La « mémoire empêchée » (Ricoeur 2000) de cette diaspora est récupérée par le roman qui met en lumière l'histoire caribéenne héritière, d'une part, d'une déportation africaine forcée (Glissant 1990, Gilroy 1993), d'autre part d'une immigration de travailleurs sous contrat venus d'Asie du Sud réduits au statut de « coolies ». Cette présentation explore le phénomène de résurgence mémorielle et comment celui-ci révèle la crise vécue par communauté caribéenne à travers l'étude des romans *The Lonely Londoners* (Selvon 1956), *Water With Berries* (Lamming 1960) et *The Intended* (Dabydeen 1991). Ces récits, écrits par des auteurs observateurs, témoins et participants, dépeignent la fracture identitaire nourrie par la métropole, fracture de laquelle les caribéens tentent de s'extirper en tentant d'acquiescer un « droit à la ville » (Lefebvre 1968) dans un espace hostile à leur intégration, les conduisant in fine à une vie marginale.

**Françoise Král**

Paris Nanterre University, CREA EA 370

**Diasporic cross-memories and alter-cities in diasporic fiction (Amitav Ghosh, Hari Kunzru and Jhumpa Lahiri)**

Unlike early 20th century narratives of displacement, contemporary diasporic novels seldom chronicle linear narratives from home to host country and often show the complex trajectories as well as the temporary return journeys of diasporans made possible by a more general access to more efficient means of transport. This dual polarity of migrant life is reflected in literature by pairing cities from the global South with cities of the global North, Kolkata and Boston in Jhumpa Lahiri's *The Namesake*, London, Delhi and Dhaka in *The Shadow Lines*, Delhi and the Silicon Valley in Hari Kunzru's *Transmission*, etc. Drawing on analyses from these three novels the paper will explore the complexities of the gaze through successive displacements, as well as the sedimentation of transnational cross-memories which have their roots in urban locations. Such narratives not only interrogate colonial historiography, they also refract complex perceptions of the cities resulting from conflicting historiographies as well as offering a critical

reappraisal of the logics of urban development in cities of the global North where the results of push pull effects of capitalism has generated inequities on a scale previously associated to the global South.